

Traité de la mort sublime

Daniel Salvatore Schiffer

PRESSE ÉCRITE

Le Jeudi (Luxembourg), 8 mars 2018

La mort se fait belle

Professeur de philosophie de l'art à l'Ecole supérieure de l'Académie des beaux-arts de Liège, Daniel Salvatore Schiffer a beaucoup travaillé sur la figure du dandy. Aujourd'hui, avec cette étude consacrée à la mort dans les œuvres classiques ou contemporaines, il ne s'éloigne pas tellement de son sujet de prédilection puisque, à côté du thème de la disparition vu par Nietzsche, Heidegger, Marguerite Yourcenar ou Jean Genet, il n'en convoque pas moins les grandes figures du dandysme dont le rapport à la camarade a rarement été anodin. D'ailleurs, au-delà de leurs œuvres propres, Lord Byron, Charles Baudelaire ou Oscar Wilde ont tous, par leur fin, marqué les esprits. Au fil des pages, tous ceux- là sont invités en même temps que des dizaines d'autres. Des convocations saisissantes et parfois inattendues. Ainsi François Mitterrand qui soulignait combien «jamais peut- être le. rapport à la mort n'a été si pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes, pressés d'exister, paraissent éluder le mystère».

Bien mourir, du coup, se retrouve considéré comme un art ou, en tout cas, comme une sorte de panache à la Cyrano de Bergerac. Faire une sortie honorable en somme. Là aussi, les positions des uns et des autres s'interpellent et se complètent ou se recouvrent. Hölderlin qui accueille la mort comme une délivrance ou Marc Aurèle qui écrit: «Ne méprise pas la mort, mais sois content d'elle puisqu'elle est une des choses que veut la nature».

Au demeurant, de façon plus oxymorique, la mort apparaît aussi comme un facteur de vie. Ne renforce-t-elle pas le carpe diem. ou n'est-elle pas en perpétuelle jonction avec l'éros? «Thanatonaute» de l'élégance, Daniel Salvatore Schiffer le rappelle souvent en évoquant tour à tour le pic à glace de Sharon Stone dans *Basic Instinct* ou le roman *A rebours* de Joris Karl Huysmans.

Au total, outre la réflexion sur le thème choisi, on est ici en présence d'une véritable anthologie du genre qui rassemble naturellement certains textes classiques bien connus, mais qui glane aussi quelques nouveautés, notamment dans le domaine de la chanson. A ce titre, Serge Gainsbourg ou David Bowie fournissent des modèles très inspirés. C'est même sur l'album testament du dernier cité, *Black-star*, que se fonde une partie de la réflexion menée par le philosophe: «explicite métaphore d'une étoile à jamais noire désormais, car définitivement éteinte, par-delà cet inaltérable, souvenir qui, lui, brillera assurément encore, et pour longtemps, de tous ses feux».

Eh oui! Le vrai héros du dandysme contemporain impressionne jusque dans sa mort.

Paul Mathieu

Le Vif – L'Express, 1^{er} février 2018

Jésus Bowie, le beau et la mort

Si pour le commun des mortels ou pour le dictionnaire Larousse, le dandysme est avant tout une " suprême élégance dans ses habits, ses manières ou ses goûts ", pour Daniel Salvatore Schiffer, le dandysme va plus loin : c'est une volonté métaphysique de réunir l'âme et le corps.

Une volonté de dépasser le dualisme judéo-chrétien qui sépare le corps et l'esprit et oppose le bien et le mal, l'innocence et la culpabilité, le masculin et le féminin. " Par mon éducation, je ne supporte pas l'idée d'un dieu vengeur, punitif et tout-puissant, comme celui de mon père. Mon dieu à moi est charitable, compassionnel comme le Christ, un grand romantique, à l'image de ce que seront Oscar Wilde ou Lord Byron. Le Christ, l'homme détaché du matérialisme qui entend se situer au-dessus de la polarité du monde et que les dandys rejoignent dans leur approche "par-delà le bien

et le mal" du Zarathoustra de Nietzsche. A cet égard, le Christ reste pour moi le premier dandy de l'histoire. "

Le dandysme, une esthétique métaphysique pour sauver l'homme donc, " car ce n'est pas la religion qui sauve mais la beauté ". De là à affirmer que DSS est un dandy lui-même ? C'est un pas qu'il n'ose pas franchir. Tout au plus confesse-t-il en partager l'esprit libre, libertin et libertaire.

Mais ce qui est évident à ses yeux, c'est que l'esthétique lui a permis de traverser ses souffrances et de les sublimer, un peu comme David Bowie, Socrate, Wilde ou Mishima, qui partagent cette expérience peu commune d'avoir réussi à sublimer leur propre mort ; le sujet de son tout récent *Traité de la mort sublime* postule en effet qu'il n'est pas de talent plus grand pour un artiste que de parvenir à rendre beau ce qui terrifie le plus l'être humain. Un art que seuls les super dandys parviennent à approcher. En faisant eux-mêmes de leur mort une véritable œuvre d'art.

Libération, 20 janvier 2018

Le dandysme, «correctement entendu», peut s'avérer être un «art de vivre». Le dandysme consiste, en effet, si on suit Oscar Wilde - «le dandy le plus flamboyant de son temps» - à «faire de sa vie une œuvre d'art, et de sa personne une œuvre d'art vivante». Mais peut-il être un art de mourir, et la mort elle-même être une œuvre d'art? Professeur de philosophie de l'art à l'Ecole supérieure de l'Académie royale des Beaux- Arts de Liège, Daniel Salvatore Schiffer est enclin à le penser, et pour convaincre le lecteur, il lui propose d'écouter d'abord *Blackstar*, l'album de David Bowie, «chant funèbre, testament spirituel en même temps que tombeau musical», puis de suivre philosophes, écrivains, musiciens, peintres - Epicure, Marc Aurèle, Montaigne, Kant, Chateaubriand, Baudelaire, Nietzsche, Heidegger, Mishima, Yourcenar, Leonard Cohen, Visconti, Bashung... - qui tous aident à «méditer autrement sur l'art de mourir». La réflexion vise à élaborer un «dandysme métaphysique».

R.M.

Le Soir (Bruxelles), 14 janvier 2018

Daniel Salvatore Schiffer médite sur la mort sublime

C'est *Blackstar*, l'album testamentaire de David Bowie, mort en 2016, et particulièrement le clip du morceau « Lazarus », qui a impressionné Daniel Salvatore Schiffer, professeur de philosophie de l'art à Liège. Il y voit une sublimation de la mort comme chez Socrate, Mishima, Montaigne... Un dépassement de soi, un art de mourir. Lui qui était déjà le philosophe du dandysme, à travers son essai *Philosophie du dandysme: une esthétique de l'âme et du corps* (PUF, 2008), et qui avait écrit *Petit éloge de David Bowie - Le dandy absolu* (Bourin, 2016), il a interrogé les philosophes, les écrivains, les artistes sur la mort. Ce *Traité de la mort sublime* est le fruit de ses recherches, de ses réflexions, de ses analyses. Un ouvrage bourré de références mais qui est en même temps une relecture sinon même une anthologie de textes forts. Qui nous indique la voie vers une mort acceptée et paisible, à l'inverse du scandale qu'elle est encore aujourd'hui.

Une mort peut-elle être sublime ?

Oui, je pense qu'une mort peut être dite « sublime » lorsque, précisément, elle est sublimée: le sublime comme « sublimation » de ce qui est communément réputé laid, horrible, rébarbatif, effrayant, négatif, etc. Il s'agit là d'une transcendance de sa propre finitude d'un dépassement de soi. La psychologie contemporaine parlerait là de résilience. Je pense que l'art peut atteindre à cette sublimation de la mort. Ainsi une œuvre d'art comme *Blackstar* parvient-elle à cela. Cette transcendance de la mort, via la création artistique, telle que Bowie la donne à voir dans un clip vidéo comme « Lazarus » revêt une dimension proprement philosophique, sinon métaphysique, en dehors de tout cadre religieux ou norme morale.

Vous appelez votre livre « Traité ». Comme si vous donniez des leçons pour parvenir à une mort sublime. Est-ce le cas ?

Non, il n'y a dans ce *Traité* aucune leçon. Je n'aime d'ailleurs pas les donneurs de leçon en général. Mon livre se présente plutôt, au sujet de l'art de mourir comme un vade-mecum. Mieux: une sorte d'anthologie des meilleurs textes écrits sur la mort, de l'antiquité gréco-romaine à nos jours. Mon *Traité* se veut une réflexion sur ce

sujet essentiel de l'être. Et ce, afin de dépasser, si possible, la peur de la mort, comme le firent, dans l'Antiquité, les stoïciens et les épicuriens, mais aussi, plus tard. Montaigne. Chateaubriand. Vladimir Jankélévitch. Paul Morand ou la grande Marguerite Yourcenar.

Vous êtes un spécialiste du dandysme. La mort sublime est-elle le but du dandy?

La sublimation de la mort est, en effet, une thématique très dandy. Si le dandysme consiste à faire de sa vie une œuvre d'art et de sa personne une œuvre d'art vivante, comme le voulait Oscar Wilde, alors David Bowie, lui, en est le paradigme le plus accompli. Car il a aussi fait, lui, de sa mort une œuvre d'art: cas unique dans les annales du dandysme. En ce sens-là. David Bowie est, effectivement, le dandy absolu.

Le philosophe d'aujourd'hui doit-il interroger autant la société qu'il fréquente que les « grands anciens » ?

Je suis inscrit dans mon temps. Je ne conçois pas la réflexion philosophique sans l'action publique. C'est là, pour moi, la définition de l'humanisme : s'intéresser à la société, aux autres, à autrui. Beaucoup de dandys ont par ailleurs, contrairement à ce que l'on croit, une fibre sociale, dans un véritable engagement sociopolitique. Le dandy est un être éminemment libre: libre, libertaire et libertin.

Est-ce pour cela que vous intervenez assidûment sur les événements du monde, n'hésitant pas à analyser les « héros » de notre temps, comme Bowie ou France Gall?

Si je me suis ainsi intéressé à ce que j'appelle « le mythe Bowie », c'est bien parce que je suis pleinement inscrit, précisément dans mon temps. Je fais ici, modestement, ce que Roland Barthes fit avec ses célèbres *Mythologies* : comprendre mon temps à travers l'analyse de ses mythes et icônes. D'où mes écrits sur la disparition de Johnny Hallyday. Michael Jackson, Leonard Cohen. Prince, Lou Reed, Amy Winehouse. Whitney Houston, Bashung, Gainsbourg. Je n'ai, de ce point de vue-là, aucun préjugé ni dogmatisme, aucune idée préconçue ou formalisme idéologique : seule la qualité des êtres, de leur pensée ou de leur art m'intéresse. C'est là ma vision de l'humanisme moderne et contemporain.

Recueilli par Jean-Claude Vantroyen

Le Journal de la Philo, France Culture, 8 janvier 2018

Qu'est-ce que mourir, selon David Bowie ?

Aujourd'hui, David Bowie, aurait eu 70 ans... L'occasion de parler de ce livre de Daniel Salvatore Schiffer, avec en couverture : le visage de David Bowie sous les traits de son double, Ziggy Stardust. Titre : *Traité de la mort sublime*. Sous-titre : l'art de mourir de Socrate à David Bowie. Quoi de plus pour donner envie d'ouvrir un livre qu'une telle question : qu'est-ce que mourir, selon David Bowie ?

Et voici presque deux ans, le 10 janvier 2016, David Bowie disparaissait. Il disparaissait, comme il l'avait expérimenté, dans sa vie, grâce à l'alcool, aux drogues et quelques crises cardiaques, grâce aussi à tous ses doubles créés puis tués au gré de ses multiples albums : Ziggy Stardust bien sûr, mais aussi Aladdin Sane, et plus évanescents : le Major Tom de Space Oddity, le Halloween Jack de Diamond Dogs, ou encore le Pierrot lunaire de Ashes to Ashes...

A croire que David Bowie a élaboré un art de la disparition au fur et à mesure de ses apparitions, jusqu'à sa mort qu'il a signée de cet album, Blackstar... à croire, donc, que David Bowie illustre même un art de la mort, façonné au cœur même de l'existence et de la vie. 1er paradoxe s'il en est, et 1ère leçon de vie (ou de mort), par Bowie : faire de la mort le sens même de la vie.

Certes, dire que la mort est la condition de l'homme est banal, d'une universalité consternante, et pourtant, cela n'empêche pas que la mort soit cachée, dissimulée, qu'on tente de l'oublier... rien de cela avec Bowie : la mort n'est pas seulement montrée, elle est cultivée.

Platon, Marc Aurèle, Epicure, Montaigne, Jankélévitch, Ricoeur... quel philosophe n'a pas parlé de la mort ? Thème classique, il résiste pourtant à quelque chose chez eux, même raconté, problématisé ou analysé sous une tournure subjective et autobiographique : la mort, avec ses philosophes, ne s'incarne pas. C'est tout le contraire chez Bowie : si la mort est cultivée, c'est qu'elle est incarnée, singularisée en

un corps : corps de plaisir et de douleur, d'Eros et Thanatos, corps jeune et vieillissant, corps à la fois évanescant et jouissant...

Et c'est le 2ème paradoxe, et la 2ème leçon de vie (ou de mort, toujours) que laisse David Bowie : la mort, avec lui, est à la fois disparition et incarnation. Dandysme ultime, elle n'est pas uniquement et paradoxalement vécue ; elle n'est pas non plus seulement cultivée ; non, telle une œuvre d'art, elle est mise en scène et sublimée, pas comme on embellit une chose laide mais révélée dans son sublime, c'est-à-dire montrée dans sa laideur, dans son scandale, dans sa pureté choquante, dans son esthétisme sombre et sobre. En témoigne cette « étoile noire » qui luit de sa noirceur... mais en témoigne aussi, ce 3ème titre de ce même dernier album : Lazarus.

ne peut pas transformer celle-ci en musique, en œuvre d'art, en art de la disparition, en mise en scène, en chose sublime ? Comment mourir, comment bien mourir, comment y faire face, comment ne plus avoir peur, comment regarder la mort dans les yeux ? Et est-ce vraiment mourir que de laisser une trace, immortelle, et tenter la résurrection ? C'est le 3ème paradoxe et la dernière leçon insoluble laissée par Bowie...

Géraldine Mosna-Savoie

Livres Hebdo, 24 novembre 2017

Beau comme Bowie

Le 8 janvier 2016, David Bowie sort son ultime album *Blackstar*. Titre prémonitoire. Deux jours plus tard, le musicien s'éteint, ravagé par un cancer du foie. Il avait 69 ans. Pour Daniel Salvatore Schiffer, l'icône pop britannique s'inscrit dans l'esprit des dandys qui ont choisi de mourir avec panache, en offrant une dernière salve de leur talent, sachant pertinemment que la fin autorise tous les moyens. Surtout quand on est musicien.

A partir de ce cas particulier, le philosophe a recherché les exemples de ces morts sublimes dans l'histoire afin de composer, en creux, un traité de savoir-vivre qui

débouche sur l'art de mourir. Car si vivre est un art, pourquoi mourir devrait-il s'accomplir sans élégance ?

D'une succession de citations sur le dandysme, sur la mort, sur le destin et sur l'art que Schiffer a organisées et reliées entre elles autour de David Bowie, « philosophe sans le savoir », il a tressé des chapitres qui ont fini par former un livre. « J'ai mis tout mon génie dans ma vie; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres », écrivait Oscar Wilde, non sans dépit. Schiffer tente de surmonter la difficulté en proposant une promenade chez ceux, de l'Antiquité à Cioran, qui ont dit non à une fin de vie sans faim de distinction.

« On peut aimer que le sens du mot "art" soit : tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux », écrivait Malraux dans sa préface du *Temps du mépris*. Cette grandeur-là, cette petite montagne ignorée, Schiffer la traque avec un évident plaisir. Sans doute pour lui-même, avant tout. Mais, chemin faisant, on se plaît à le suivre dans les méandres de cette dimension universelle du « mourir ».

A l'heure où l'acte de mourir dans la dignité est très prégnant, comme en témoigne le succès du livre d'Anne Bert, Schiffer exprime un fait essentiel. Ce n'est pas la mort qui est susceptible d'être sublime, mais le passage. Pourtant, ce passage est souvent un déchirement, une catastrophe pour bien des individus.

Faire de sa vie, mais aussi de sa mort une œuvre d'art, prétention ultime du dandy n'est pas à la portée de tout le monde. Même si tout le monde finit par mourir. Entre philo, pop et esthétique du sublime, cet essai a le mérite de poser le problème sans prétendre avoir trouvé la solution.

Laurent Lemire

INTERNET

Mediapart, 3 janvier 2017

Daniel Schiffer et sa métaphysique de la mort

<https://blogs.mediapart.fr/veronique-bergen/blog/040118/daniel-schiffer-et-sa-metaphysique-de-la-mort>

Plus qu'un spécialiste du dandysme, Daniel Salvatore Schiffer en est le penseur le plus inventif, ayant porté au rang d'un mode d'être philosophique ce que d'aucuns relèguent à tort dans la frivolité et le culte des apparences. Avec son *Traité de la mort sublime* sous-titré *L'art de mourir de Socrate à David Bowie*, il nous livre une odyssée jubilatoire sur l'art de mourir. Sur l'art de vivre.

Brassant une érudition qui voyage des romantiques allemands, d'Épicure, Montaigne, Baudelaire, Kant à David Bowie, Luchino Visconti, Andy Warhol, de la philosophie à la littérature, de la peinture au cinéma, Schiffer est parti de la mort de David Bowie (laquelle hante l'essai) pour construire une méditation sur l'apprentissage de la mort. De Platon à Cicéron, de Marc Aurèle à Montaigne ou encore Albert Caraco, la philosophie s'est définie comme propédeutique à la mort, questionnement de ce marqueur de notre finitude. Qu'on ne s'y trompe pas. Il n'y a rien de funèbre dans le questionnement de la mort, dernier tabou de notre culture.

Si David Bowie, son album testamentaire *Blackstar* (sorti le jour de son soixante-neuvième anniversaire, deux jours avant sa mort survenue le 10 janvier 2016), son clip *Lazarus* (mettant en scène prophétiquement sa fin et sa résurrection, composent l'ombilic du traité, c'est au sens où le créateur de Ziggy Stardust, d'Aladdin Sane, d'Halloween Jack et autres doubles travailla à faire non seulement de sa vie mais aussi de sa disparition une œuvre d'art (...) Davantage qu'une boutade trempée dans l'humour, la confession de Wilde auprès de Verlaine « j'ai mis tout mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres » résume le dandysme comme mode d'être au monde. Non une cosmétique extérieure, mais une ascèse, un choix existentiel entre stoïcisme et épicurisme.

Si de nombreuses incarnations du dandysme connurent une fin tragique (Brummell, Baudelaire, Byron, Wilde...), David Bowie poussa l'esthétisation de son existence jusqu'à la mise en scène anticipée de son propre trépas et la création de son propre requiem dans le chef de *Blackstar*. En tant que manière d'exister, de penser, en tant qu'identité des convictions philosophiques et d'une façon d'être au monde, le dandysme porte en lui un rapport à la mort sublime, miroir de sa relation à la vie. La proposition du dandysme est conjointement celle d'une esthétique et d'une éthique au sens où celle-ci est corrélée à celle-là.

C'est en se penchant sur le dandysme crépusculaire qu'attirent les gouffres (notamment les musiciens rock, les écorchés vifs du club 27, décédés à 27 ans, Brian Jones, Jim Morrison, Janis Joplin, Jimi Hendrix, Kurt Cobain, Amy Winehouse...), c'est en puisant dans les œuvres de Goethe, Yourcenar, Genet ou dans celles de Lou Reed, de Barbara ou encore Alain Bashung que Daniel Salvatore Schiffer déploie une constellation de l'ars moriendi qui intrique la question de la finitude, de ce que Heidegger nommait l'être-pour-la-mort, les polarités nouées d'Éros et de Thanatos et l'expérience du sublime interrogée par Longin, Kant, Lyotard.

En dissociant dans la *Critique du jugement* le beau du sublime, en caractérisant ce dernier par l'épreuve d'un trop grand qui dérègle les facultés, Kant a fourni les outils afin de penser l'art moderne et contemporain. S'emparant de l'informe, du chaos, sans le discipliner sous les grilles léguées par les formes classiques, les avant-gardes esthétiques ont délaissé la représentation rassurante du beau au profit d'une exploration du sublime. La question du sublime rejaillit sur la mort comme œuvre d'art dès lors que le sublime, selon l'auteur, « élève l'homme au-dessus de sa finitude, le faisant ainsi sortir de sa condition naturelle »

Résolument moderne, ce traité s'aventure avec une joie toute nietzschéenne dans les parages du néant, dans les rites qui rythment la sortie de l'existence. Par ses allers et retour entre culture antique, classique et pop culture, il repère les artistes qui, à travers les siècles, ont fait de la pensée de la mort l'enjeu de leurs œuvres, de leur vie. Qu'elle soit vue tantôt comme vide, interruption radicale tantôt comme au-delà, éternité,

autre état, qu'elle soit le centre autour duquel gravite l'œuvre (Cioran), la borne métaphysique, l'expression de la finitude humaine, qu'elle soit défiée, courtisée,

souhaitée, construite comme une œuvre ou approchée par la dérision (Boris Vian et son fameux « Quand je serai mort, je veux un suaire de chez Dior »), Daniel Salvatore Schiffer en déchiffre l'épreuve, le parfum d'abîme mais aussi l'injonction au dépassement de toute négativité, l'appel à la résilience.

Tragédie de la mort, comédie du trépas, fugacité du de la vie avant que le rideau ne tombe, articulation de la liberté et du destin, de la nécessité... De Sarah Bernhardt qui se couchait dans un cercueil tapissé de soie afin d'appriivoiser la mort aux esthètes du suicide (seppuku de Mishima, suicides de Kawabata, Drieu La Rochelle, Jacques Rigaut, Stefan Zweig...), de la liturgie noire de Leonard Cohen, de l'outre-noir de Pierre Soulages à la glorification de la mort violente à la guerre (Drieu, Marinetti, le chantre du futurisme, Ernst Jünger, religion mystique du sacrifice de soi professée par les nihilistes, par les kamikazes actuels...), du monothéisme au bouddhisme, de la connexion intime entre art de vivre et art de mourir posée par Sénèque, Paul Morand... à l'analyse du refoulement de la mort, de sa présence, de sa vue dans nos sociétés occidentales, Daniel Salvatore Schiffer questionne dans ce livre-somme qui fera date les relations à la mort, la dialectique que cette dernière noue avec la vie, les différences selon les lieux et les époques mais aussi les constantes anthropologiques.

Véronique Bergen

Mediapart, 4 janvier 2018

L'art de bien vivre et de bien mourir

<https://blogs.mediapart.fr/monique-riccardi-cubitt/blog/050118/traite-de-la-mort-sublime-l-art-de-bien-vivre-et-de-bien-mourir>

Le livre de Daniel Salvatore Schiffer, *Traité de la mort sublime. L'art de mourir de Socrate à David Bowie*, apparaît comme un rappel salutaire à un humanisme éclairé, une intégrité et dignité de vie et de principes, un code moral empreint de stoïcisme exprimé dans un Dandysme métaphysique. Ce Dandysme que l'auteur définit comme « un mode de vivre », selon la formule d'Oscar Wilde qui voulait « faire de sa vie une œuvre d'art », est aussi selon Baudelaire « le dernier éclat d'héroïsme dans les

décadences ». C'est un héroïsme quotidien qui consiste à refuser la bassesse des compromissions, la médiocrité de la pensée et de l'action, la trivialité du quotidien, afin d'accomplir un destin hors pair, qu'annoncent, dans le portrait tracé par Baudelaire dans *Le Peintre de la Vie Moderne* « ...cette légèreté d'allure, cette certitude de manières, cette simplicité dans l'art de domination, cette façon de porter un habit ...ces attitudes toujours calmes mais révélant la force, ...de ces êtres privilégiés en qui le joli et le redoutable se confondent si mystérieusement ». (...)

Loin d'être une attitude basée sur les apparences, comme il est communément présenté en évoquant le Beau Brummell, le Dandysme est une élégance de vie, de pensée, de sentiments, de conduite, qui en sublime tous les aspects. Il s'exprime en une philosophie de vie toute à la fois épicurienne dans la jouissance des biens de ce monde, une qualité royale, et un ascétisme dans le stoïcisme d'une âme bien née devant les aléas de la vie. Baudelaire décrit cette dichotomie dans *Richard Wagner et le Tannhäuser* à Paris : « la lutte des deux principes qui ont choisi le cœur humain pour principal champ de bataille, c'est à dire de la chair avec l'esprit, de l'enfer avec le ciel, de Satan et de Dieu ». (...)

Le Dandy transcende l'action destructrice de Chronos dans sa discipline de vie dédiée à L'art pour l'art, et dans l'œuvre testamentaire qu'il laisse au monde. Daniel Salvatore Schiffer le démontre avec le *Black Star* de Bowie, le déchirant *Requiem* de Mozart, le legs artistique de Warhol, tout autant que dans les œuvres des grandes figures de la littérature occidentale. Il mentionne Sénèque, l'un des maître du Stoïcisme adepte de 'La Belle Mort', qui cite dans son texte sur *La brièveté de la vie*, le premier des aphorismes d'Hippocrate, 'La vie est courte, l'art est long'.

Monique Riccardi-Cubitt

Le carnet et les instants, 5 janvier 2018

Mort, où est ta victoire ?

<https://le-carnet-et-les-instants.net/2018/01/05/schiffer-traite-de-la-mort-sublime>

∟

« La mort viendra / et elle aura tes yeux », écrivait le poète Cesare Pavese qui, comme bien d'autres exténués de l'existence, décida d'en finir, par défenestration, avec le métier de vivre... Ces mots vous reviendront sans doute à l'esprit dès que vous croiserez, en couverture du dernier opus de l'essayiste et philosophe Daniel Salvatore Schiffer, le regard vif reconnaissable entre mille de David Bowie, qui vous fixe en manière de bravade.

Bowie. Une trajectoire qui a zébré la fin d'un siècle et le début du suivant d'un éclair rouge et bleu. Un météore devenu mythe, et dont l'esthète Schiffer s'empare comme ultime exemplum de l'attitude en tout point noble, à adopter face à la tombée de la plus Grande Nuit.

Ce traité est autant une galerie de portraits instantanés, la plupart saisis au moment de vérité, qu'un arsenal de citations et d'extraits dont le lecteur se servira, selon son tempérament, comme de placebos ou d'armes... De Socrate à Bashung, des stoïciens à James Ellroy, de Villon à Malaparte, la fine (et sombre) fleur de la littérature et de la pensée est ici rassemblée et tressée en flamboyante gerbe, sans rien de compassé ni de geignard. Un bouquet, cela peut aussi servir à gifler la Camarde, non ?

Bowie est donc le fil conducteur de cette libre défense de « la mort dandy ». Il est vrai qu'un an après sa disparition et la sortie concomitante de son testament musical, l'artiste né d'une poussière d'étoile incarne à la perfection l'idéal que prône Schiffer. Il n'y a ni opinion ni thèse dans ce livre de plus de trois cents pages, le spécialiste en Beaux-Arts préférant éviter ce genre de trivialisations ; par contre, une force de conviction qui manifeste d'office l'affirmation d'une grandeur, d'une souveraineté : oui, il est possible de terrasser la mort, en la dévisageant, en l'affrontant avec courage et dignité. Le crépuscule est cette heure où toutes les audaces auto poétiques sont permises aux créateurs, qu'ils aient écrit *China Girl*, *L'être et le néant* ou *À une charogne*.

Chacun à sa façon, ils s'engagent sur ces chemins qui, d'après Heidegger, ne mènent nulle part, et n'ont pourtant qu'une seule destination, la « sublime transcendance ». Que, pour y atteindre, ils s'enivrent de guerre ou de substances hallucinogènes, optent pour le revolver braqué sur le cœur ou l'ingestion d'un tube de barbituriques, endurent sans faillir les affres de la maladie, qu'importe, puisque tous savent qu'au

bout se trouve la résolution de leurs paradoxes intérieurs et la réconciliation des parts les plus morcelées de ce qui fut leur être.

Daniel Salvatore Schiffer, en érudit lucide, nous soumet à nouveau à une salubre leçon de ténèbres, scandée par le tempo métronomique du « memento mori », tandis que la basse continue complète le message : « ...mais, en attendant, vis ».

Frédéric Saenen